

Chers Pères Chers Frères et Sœurs,

Le Christ est Ressuscité !

« Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis » (Jn XV,13)

« Oui, Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, pour que tout homme qui croit en lui ne périsse pas mais ait la vie éternelle » (Jn III,16)

Si j'ai choisi de mettre en exergue ces paroles que le Christ livre à ses apôtres et que nous rapporte saint Jean, c'est par ce qu'elle comprend deux mots clés qui se rapportent à la Résurrection du Seigneur : amour et vie ! En effet, si nous nous réjouissons en ce jour dans nos familles, nos communautés paroissiales et dans nos monastères, c'est à cause du grand amour de Jésus pour chacun d'entre nous et pour l'accès à la Vie qui nous est offert.

Nous avons tous besoin d'amour et notre vocation est la vie ! C'est une réalité universelle, partagée par tous les hommes de la terre : en effet, la vie sans amour n'a pas de sens.

Nous qui sommes chrétiens, nous devons être les témoins de l'amour. Certes, nous pouvons parler à ce sujet, mais bien plus encore nous devons en vivre : c'est la façon la plus convaincante de nous exprimer à ce propos. C'est ce qu'a fait le Seigneur : Il nous a aimé jusqu'à donner sa vie pour nous. Sa mort et Sa résurrection sont les deux éléments d'un même sceau dont il marque notre cœur une fois pour toutes !

Oui, Pâques est une très belle et grande fête, car elle marque un « passage », une traversée, c'est le sens du mot « Pessah » en hébreu. C'est une fête joyeuse que nous vivons, car le Christ traverse victorieusement la mort et ce « passage » est définitif ! Mais soyons attentifs au fait que, si la Résurrection de Jésus est un événement inscrit dans l'histoire, il n'est pas statique ni figé dans le temps. A partir de ce jour, le Seigneur continue de « passer » dans nos vies, en nous proposant son Amour sur cette terre et pour la Vie éternelle. C'est à chaque événement de notre quotidien que le Sauveur nous tend la main, en nous disant : « Si tu veux, je t'offre mon amour ! ». Mais voyons concrètement ce que cela veut dire.

Lorsque nous regardons nos vies, la vie de tous les hommes de la terre, nous sommes tentés par la tristesse et nous pourrions dire comme l'Ecclésiaste : « Tout est vanité et poursuite du vent » (Ec II,17). Que de malheurs, combien d'amours qui se brisent ! La maladie grave, l'accident inattendu, la

vieillesse où tout décline sont autant de sujets d'accablement. Beaucoup de jeunes doutent de leur avenir et sont envahis par l'angoisse, cherchant quelquefois des substituts sans lendemain.

Face à ces peurs, face à ces angoisses, il nous faut nous souvenir qu'avant Pâques il y a le Vendredi de la Passion ! Il nous faut repenser à Gethsémani – « Mon âme est triste jusqu'à la mort » – et à la crucifixion – « Mon Dieu pourquoi m'as-tu abandonné ? ». Alors nous comprendrons que la Résurrection n'est pas une simple et aimable fête de famille que l'on oublie dès le lendemain, mais un véritable jaillissement, une hymne à la vie et à l'amour ! Si le Christ a accepté la souffrance, l'abaissement (la « kénose »), l'exclusion, le rejet, la terrible solitude, l'abandon de ces apôtres et, en final, la mort sur la Croix, c'est pour qu'au travers du mystère de la Résurrection qui a suivi nous n'ayons plus peur !

Plus tard, Thomas sera invité par le Sauveur à mettre sa main dans la plaie causée par la lance lors de la crucifixion. Ce geste sera accompli pour chacun d'entre nous : en touchant le côté du Christ, l'apôtre reçoit en cadeau l'amour infini de Dieu et l'accès à la vie ! Alors nos doutes, causés par nos multiples angoisses et tribulations, se transforment en une grande espérance et en un acte de foi : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » (Jn XX,28). Oui, comme à Thomas, le Seigneur dit à chacun : « Si tu veux, je t'offre mon amour et ma Vie ! ». Et c'est pour nous que le Christ dit : « Heureux ceux qui croiront sans avoir vu ! » (Jn XX,29).

La Résurrection du Sauveur nous révèle donc le véritable objectif du mystère de la Croix, l'amour suprême du Seigneur Jésus pour nous, pour tous les hommes de la terre !

Chers Pères, Frères et Sœurs,

En cette grande et lumineuse fête, je vous embrasse tous avec beaucoup d'amour et de joie ! Nous sommes maintenant ressuscités avec le Christ, nous avons vu la vraie lumière et c'est la Vie divine qui coule désormais dans nos veines !

Christ est ressuscité !

En vérité il est ressuscité !

Paris, 2/15 avril 2012

Cathédrale Saint-Alexandre-Nevisky, Paris

**+ Archevêque Gabriel de Comane
Exarque du Patriarche Œcuménique**

*Renseignements complémentaires : contactez père
Nicolas (nicolas_k@club-internet.fr 03 44 39 75 71).*

« La vie, la maladie, la mort »

*Recension : Métropolite Antoine Bloom,
« La vie, la maladie, la mort »
précédé de « Récit autobiographique »
Par Jean-Claude Larchet*

Métropolite Antoine Bloom, « La vie, la maladie, la mort », traduit du russe et introduit par le P. Michel Evdokimov, précédé de « Récit autobiographique », traduite du russe par Françoise Lhoest, éditions du Cerf, Paris, 2012, 160 p., collection « Épiphanie ».

La plus grande partie de ce livre n'est pas une nouveauté, mais la réédition d'un livre paru sous le même titre (« La vie, la maladie, la mort ») aux éditions Laurens en 1998. Les réflexions de Mgr Antoine, comme toujours très personnelles, sont précieuses sur ces thèmes en raison de sa double expérience de pasteur et de médecin.

Le court récit autobiographique qui est publié en seconde partie était jusqu'à présent inédit en français. Il s'agit d'une interview enregistrée à Moscou en 1973 qui a été publiée pour la première fois dans la revue *Novy Mir* en 1991. Mgr Antoine de Souroge (1914-2003) y évoque son enfance en Perse, la personnalité de son père (qui était diplomate) et de sa mère (qui était la sœur du compositeur Scriabine), son exil en France avec sa famille, son éducation et sa formation scolaire et universitaire, sa conversion à une foi profondément vécue, sa rencontre avec son père spirituel – le père Athanase Nétchaïev, un saint hiéromoine qui fut le premier recteur de la paroisse des Trois Saint Hiérarques, rue Pétel et fut aussi le père spirituel du starets Serge Chévitch – et ce qu'il a appris de lui, ses vœux monastiques, son activité pendant la seconde guerre mondiale comme chirurgien dans l'armée française, son engagement dans la Résistance, son retour à la vie civile. Le récit s'arrête en 1949, année où il a été ordonné prêtre.

Ce récit ne permet pas seulement de comprendre mieux l'histoire personnelle et la personnalité du célèbre métropolite, père spirituel et prédicateur. Il comporte beaucoup de passages instructifs spirituellement. En voici quelques-uns.

1. Sur sa (re)découverte de la foi :

« Je demandai un Évangile à maman, elle en avait justement un, je me retirai dans mon coin. En ouvrant le livre, je constatai que sur les quatre Évangiles, il devait bien y en avoir un plus court. Comme je n'attendais rien de bon d'aucun des quatre, je décidai de lire le plus court. Et je fus captivé. J'ai trouvé, encore bien souvent depuis lors, que Dieu est terriblement rusé quand Il dispose Ses filets pour pêcher le poisson, parce qu'en lisant un autre Évangile, je me serais heurté au substrat de culture de base ; or Marc écrivait justement pour des jeunes sauvages de mon espèce, pour les jeunes Romains. Cela, je ne le savais pas, mais Dieu le savait. Et Marc savait peut-être, lorsqu'il avait écrit un texte plus court que les autres.

Je me mis donc à lire, et ici, vous me croirez peut-

être sur parole, parce que cela ne se démontre pas. Il m'est arrivé ce qui arrive parfois dans la rue : vous savez, on marche, puis on se retourne parce qu'on sent quelqu'un derrière soi. J'étais assis à lire et entre le début du premier et le début du troisième chapitre de l'Évangile de Marc, que je lisais lentement, à cause de la langue insolite, j'ai senti tout d'un coup que de l'autre côté de la table, le Christ se tenait debout... J'en fus tellement saisi que j'ai dû m'arrêter de lire et regarder. J'ai regardé longtemps, sans rien voir, sans rien entendre, sans rien percevoir par les sens. Mais même quand je regardais juste devant moi à cet endroit où il n'y avait personne, la conscience claire que le Christ était là, indubitablement présent ne me quittait pas. Je me rappelle que j'ai pensé alors, dans un sursaut : « Si le Christ vivant est ici, alors c'est le Christ ressuscité. » Donc je sais, de manière entièrement fiable et personnelle, grâce à ma propre expérience personnelle, que le Christ est ressuscité, et que donc tout ce qu'on dit de Lui dans les Évangiles est vrai. Les premiers chrétiens suivaient la même logique: ils trouvaient le Christ et acquéraient la foi non pas parce qu'on leur avait raconté ce qui s'était passé depuis le début, mais par la rencontre avec le Christ vivant, d'où il découlait que le Christ ressuscité était Celui-là même dont on parlait, et par conséquent, tout le récit qui avait précédé avait aussi son sens.

Je continuai à lire, mais tout avait changé. Mes premières découvertes dans ce domaine, je me les rappelle très nettement. J'aurais sans doute exprimé cela autrement à quinze ans, mais la première expression était : si cela est la vérité, cela veut dire que tout l'Évangile est vrai, cela veut dire que la vie a un sens, donc on peut vivre uniquement pour faire partager aux autres ce miracle que j'avais découvert ; il y a certainement des milliers de gens qui n'en savent rien et il faut le leur dire au plus vite. »

2. Les bienfaits de l'obéissance à l'école du père Athanase Nétchaïev :

« J'ai terminé mes études de médecine juste avant la mobilisation, en 1939. Le jour de la fête de la Décollation de saint Jean-Baptiste, j'ai demandé à mon père spirituel de recevoir mes vœux monastiques. Il n'y avait pas le temps de me tonsurer, parce qu'il ne restait que cinq jours avant mon départ à l'armée. [...] J'ai demandé au père Athanase comment accomplir mes vœux monastiques à l'armée, en particulier l'obéissance. « C'est très simple, m'a-t-il répondu, considère que chacun de ceux qui te donne un ordre parle au nom de Dieu, et exécute l'ordre non pas seulement extérieurement, mais du plus profond de toi; considère que chaque malade qui demande de l'aide et qui t'appelle est ton

maître ; sers-le comme un esclave acheté.”

Ensuite, tu fais comme dans la vie des saints Pères. Le caporal demande des volontaires pour creuser une tranchée, tu te portes volontaire... Première chose, ta volonté est entièrement déconnectée et totalement absorbée par la sainte et sage volonté du caporal. Puis il te donne une pelle, te conduit dans la cour de l'hôpital militaire et te dit de creuser une tranchée nord-sud... Tu sais bien que l'officier avait dit de creuser est-ouest. Mais ce n'est pas ton problème; ton travail à toi, c'est de creuser et tu ressens une telle liberté que tu creuses avec délectation: d'abord tu te sens vertueux, puis surtout, par une journée froide et claire, c'est bien plus agréable de creuser une tranchée en plein air que de faire la vaisselle à la cuisine. Au bout de trois heures, tu as une belle tranchée. Le caporal arrive et dit: “Abruti, âne bête, il fallait creuser est-ouest...” Je pourrais lui dire que c'est lui qui s'est trompé, mais qu'est-ce que cela peut me faire, qu'il se soit trompé? Il m'a ordonné de remblayer la tranchée et après cela, j'en creuserai sans doute une seconde, mais entretemps il a chargé un autre “volontaire” d'exécuter sa tâche.

Je fus frappé alors par le sentiment de liberté intérieure que donne l'obéissance absurde, parce que si mon activité devait s'appliquer concrètement, s'il s'agissait d'obéir à un ordre sensé, je commencerais par me démentir pour démontrer au caporal qu'il faut creuser dans l'autre direction, et cela se terminerait aux arrêts de rigueur... Or ici, du simple fait d'être absolument libéré du sentiment de responsabilité, toute la vie consistait à pouvoir tout à fait librement réagir à tout de manière positive et garder en tout sa liberté intérieure; quant au reste, c'était la volonté de Dieu manifestée à travers l'erreur de quelqu'un. »

3. Une pratique de la chirurgie inspirée par l'amour du prochain:

« Je pratiquais la chirurgie et je me souviens d'une évidence qui m'est apparue: faire une opération compliquée était une question de technique, mais s'occuper du malade était une question humaine et que cela, c'était le plus important et porteur de sens, parce que n'importe quel bon technicien peut fournir un bon travail techniquement, mais l'aspect humain dépend de l'homme et non de la technique. Par exemple, il y avait des mourants: un hôpital de 850 lits, près de la ligne de front, soigne beaucoup de blessés graves, et j'avais pris l'habitude de passer les dernières nuits avec les mourants dans toutes les salles. Les autres chirurgiens, sachant que j'avais cette idée si étrange, me prévenaient systématiquement. À ce moment-là, plus besoin de technique ; on est là auprès d'un homme jeune, il a tout juste vingt ans, il sait qu'il va mourir et il n'a personne avec qui parler. Pas de la vie, pas de la mort, rien de tout cela, mais de sa ferme, de sa moisson, de sa vache, de ces choses-là. Et ce moment-là prend tant d'importance: devant l'ampleur des destructions, c'est cela l'important. On est donc là, à son chevet, puis l'homme s'endort et on reste auprès de lui, et de

loin en loin, il cherche à tâtons notre présence. Si on est là, il peut continuer à dormir, il peut aussi mourir en paix.

Je me souviens d'un soldat allemand prisonnier, blessé à la main; le chirurgien-chef dit : ampute le doigt (tout purulent). Et je me souviens que l'homme a dit alors : “Je suis horloger.” Vous comprenez, un horloger qui perd l'index, il est fini professionnellement. Alors je l'ai pris en charge, je me suis occupé de son doigt pendant trois semaines, et mon chef se moquait de moi, en disant : “Imbécile, tu aurais pu régler l'affaire en dix minutes, or voilà trois semaines que tu es dessus, à quoi bon? C'est la guerre, et toi, tu t'occupes d'un doigt!” Je lui répondais qu'effectivement, c'était la guerre, c'est bien pour cela que je m'occupais de son doigt, que c'était tellement important, la guerre, que son doigt jouait un rôle capital, parce que dès la guerre terminée, l'homme rentrerait chez lui avec ou sans son doigt. »

4. L'humilité à l'école du Père Athanase Nétchaïev :

« À un moment, j'étais passionné par l'idée d'une carrière médicale et j'ai décidé de présenter l'examen d'un certificat de spécialité. Quand j'ai raconté [cela à mon père spirituel], il m'a dit : “Tu sais, c'est de la vanité pure.” Je lui dis : “Eh bien, si vous voulez, je ne vais pas...” “Non, dit-il, présente-toi et échoue, pour que tout le monde voie que tu es un incapable.” Un tel conseil, c'est une absurdité au sens purement professionnel, cela n'a aucun sens. Mais je lui suis infiniment reconnaissant. Je me suis effectivement présenté à l'examen, j'ai reçu une note invraisemblable parce que j'avais écrit n'importe quoi même sur ce que je savais ; j'ai échoué, je me suis retrouvé tout en bas de la liste qui avait un mètre de long ; tout le monde a dit: “Franchement, on n'aurait jamais pensé que tu étais un pareil crétin...” — et j'ai appris quelque chose, même si cela a bouché tout mon avenir professionnel. Ce qu'il m'a appris, il ne l'aurait pas fait par des discours sur l'humilité ; parce que réussir l'examen avec brio et puis ensuite dire avec humilité: “Avec l'aide de Dieu...”, c'est trop facile.

5. La naissance d'un grand prédicateur :

« Après sa mort, je suis devenu prêtre, en 1949, sur la parole d'un homme auquel je faisais toute confiance. [...] Il a encore aggravé les choses en me disant après ma première conférence en anglais : “Père Antoine, de toute ma vie, je n'ai jamais rien entendu d'aussi ennuyeux !” Je lui dis : “Que faire? Je ne sais pas l'anglais, j'ai dû écrire ma conférence et la lire tant bien que mal...” — “Eh bien dorénavant, je vous défends d'écrire ou de parler d'après vos notes.” — “Mais, lui dis-je, ce sera comique !” Il m'a répondu : “Eh oui, en tout cas cela ne sera pas ennuyeux, vous nous donnerez l'occasion de rire à vos dépens.” Et depuis lors, je fais des conférences, je parle et je prêche sans notes, et c'est lui le responsable. »

L'Archimandrite ATHANASE (Netchaev)*ANTOINE, Métropolite de Souroge*

Je voudrais vous parler d'un homme qui fut infiniment radieux, profond et simple; ce n'est pas un saint, mais seulement un homme de notre temps. C'est la seule personne rencontrée au cours de ma vie dont je pourrais dire qu'elle était libre : de cette liberté incomparablement souveraine dont parle le Christ dans l'Évangile et dont il est question chez les apôtres pour qui l'esprit du Christ est l'esprit de liberté : Apprenez à connaître la vérité, elle vous rendra libres, disaient-ils - mais non pas d'une façon extérieure, sociale, politique; c'est une liberté différente, une liberté intérieure, que rien ne peut nous ravir, celle à laquelle songeait un détenu qui a passé près de quarante ans en prison; peu avant sa mort, il avait écrit sur un mur de sa cellule: « Avec le Christ même en prison nous sommes libres, sans Lui même libres nous sommes prisonniers... »

C'est cette liberté-là que, dès les premiers jours du christianisme, prêchèrent les apôtres enchaînés dans leurs liens; du fond de sa prison romaine, Saint Paul proclamait que rien ne pourrait entraver la parole de Dieu; c'est de cette liberté-là que le Christ a dit qu'Il est venu apporter la délivrance aux captifs : ceux qui sont prisonniers d'eux mêmes, de la peur, des passions, des préjugés, du bien imaginaire ou du mal réel. Et c'est elle que j'ai pu voir une seule fois au cours de mon existence s'exprimer dans la vie tout entière d'un homme; non seulement durant un instant, mais à travers toute sa vie relativement brève – une soixantaine d'années.

Je l'ai rencontré pour la première fois lorsque j'avais 17 ans; je venais, à Paris, à la paroisse des Trois Saints Hiérarques; c'était une période d'extrême misère; l'église était installée dans un garage souterrain; au-dessus, dans le couloir, on avait construit quelques cellules. J'arrivai à la fin de l'office et m'apprêtais à descendre dans l'église, quand monta à ma rencontre un moine, de grande taille, large d'épaules, une coiffe de moine sur ses cheveux châtain. Il paraissait totalement absorbé en lui-même; il montait sans faire attention à qui venait vers lui, il vivait encore des échos de la prière, des chants liturgiques, des paroles saintes et sacrées qu'il avait lui-même prononcées ou qu'il avait entendues, au rythme desquelles son âme continuait à vibrer.

Je vis alors un homme comme le décrit un vieil adage monastique : Personne ne peut se renier, renoncer au monde et suivre le Christ s'il ne voit, ne serait-ce que sur le visage d'un seul homme, l'éclat de la gloire divine, de la vie éternelle. Et voilà que sur le visage de cet homme qui montait vers moi, m'est apparu l'éclat de la vie éternelle, la gloire divine, paisible comme dans l'hymne des Vêpres : Lumière douce de la gloire sainte du Père immortel, céleste, saint, bienheureux... Cette vision fut si convaincante, si évidente que sans savoir à qui j'avais affaire, je m'approchai de lui et dis : Soyez mon père spirituel... Ainsi se noua, pour une quinzaine d'années, une

rencontre dont l'éclat ne faiblit jamais, et où je découvris un homme qui ne se dévoilait pas, mais que l'on pouvait contempler; un homme qui ne disait rien de lui-même, mais que par instants on pouvait sentir, deviner...

Il naquit environ 25 ans avant la Révolution, dans un village de Russie, dans une famille de paysans. La famille était pauvre, démunie; on le mit au séminaire car l'enseignement y était gratuit; or, à cause de la fadeur de cet enseignement, son manque de vie, à cause de l'engourdissement qui y régnait, il perdit cette foi si réelle dont vivait sa famille. La vie était probablement telle que la décrit Pomjalovskij dans ses récits : vulgaire, obtuse; pour se rendre au séminaire, il fallait traverser le village, les gamins de la rue guettaient les séminaristes, des bagarres éclataient, il fallait se frayer un chemin jusqu'à l'école, toute la vie était brutale. Aussi quand il eut fini ses études, il renonça non seulement à la prêtrise, impensable à ses yeux, mais même à un poste d'enseignement : il trouvait que c'était malhonnête envers soi-même et les autres que d'exercer ce métier dans une école où le maître était supposé être croyant. Il se fit ouvrier, puis travailla dans les chemins de fer. Et c'est là que la Révolution le surprit. Il n'y prit point part; elle se déchaîna autour de lui; comme tout le monde, il était ballotté de ci et de là, et il vivait alors sans Dieu, sans foi, sans but, jusqu'au jour où il rencontra un homme, un croyant, membre de l'Armée du Salut; celui-ci su lui faire comprendre qu'il était indigne de lui-même; qu'il ne pouvait pas continuer à vivre sans but, sans Dieu, l'âme vide, l'existence dépourvue de sens. Et soudain, sous l'influence de cet homme, la vie reprit en lui. Et avec la vie revint la joie... Il y a quelques années, j'ai rencontré en Russie quelqu'un qui l'avait connu à cette époque : cette femme, vieille aujourd'hui, était alors une jeune fille de 15 ans. Lorsque je lui demandai quel souvenir elle avait gardé de lui, elle répondit : la joie... Quand il entra dans une chambre ou pénétrait dans une maison, quand il rencontrait un étranger, ce qui remplissait et inondait l'âme des gens, c'était le sentiment d'une joie sans bornes, exultante, triomphante. Il vivait dans la pauvreté et la faim, mais la joie l'emportait en lui; il franchissait le seuil de la maison, et tout devenait lumineux, l'espérance reprenait; ce qui était obscur, se retirait à l'arrière-plan. Parfois il venait avec un morceau de pain, mais parfois c'est un mendiant qu'il amenait; et il fallait alors partager avec ce mendiant le peu qu'il y avait dans la maison; mais il l'amenait comme si c'était le Christ Lui-même : tout clochard, pauvre, sans-logis, déshérité était pour lui le Christ. Et il l'amenait avec la même solennité que si c'eût été le Roi de Gloire; à cette maison, à ces gens qui eux-mêmes manquaient de nourriture, il était donné de recevoir le Christ, de Le nourrir, de Le désaltérer, de L'héberger, de Lui laver les pieds, de Le

faire dormir fut-ce à même le sol, puis de Le laisser partir en lui offrant ce qu'ils avaient : du pain, ou tout simplement un signe d'amour. En plus de la joie, il apportait avec lui le courage ; dans ces années de persécution, il parlait inlassablement et sans crainte du Christ qu'il avait trouvé, ou plus exactement Qui l'avait trouvé, Qui avait fait renaître la vie en lui, Qui était devenu pour lui la vie même.

Il vécut ainsi quelques années. Puis, comme beaucoup, il passa la frontière et se trouva en Finlande. Là, en liberté, il se mit à prêcher, à distribuer des Nouveaux Testaments. Et soudain il découvrit que tout cela était insuffisant à son âme ; elle recherchait un recueillement plus profond, une prière plus nourrie, le miracle de la présence Divine et le renoncement à soi-même et à tout pour que reste l'unique nécessaire : le Christ et rien que Lui. Et il alla au monastère de Valaam ; et il y alla seulement pour voir : comment vivent les moines. Il s'engagea comme ouvrier et commença une nouvelle vie : il allait aux longs offices nocturnes et diurnes, travaillait dans les champs, coupait le bois, transportait les gens sur le lac de Valaam impétueux et parfois dangereux. Et il observait d'un regard attentif, désirant comprendre. A cette époque, il eut diverses rencontres ; je me souviens du récit de deux d'entre elles. Peu après s'être engagé au monastère comme ouvrier, il alla dans l'un des ermitages, situé sur une île non loin du monastère ; là vivait un moine, connu pour son austérité. Le jeune ouvrier voulut le voir, comprendre de quoi il vivait, saisir peut-être le secret de sa vie intérieure. Il partit avec un frère ; le moine, austère et émacié, les reçut avec cordialité et joie, et aussitôt s'affaira : mit le samovar, recouvrit la table d'une nappe, apporta de la confiture, du pain blanc. Le jeune ouvrier se raidit intérieurement : Qu'est-ce donc ? Il cherche un ascète et trouve un ermite qui mange du pain blanc, de la confiture, prend du thé sur une nappe blanche – où est donc l'ascèse – ... Il fut troublé. Le vieillard le remarqua : « Pardonne-moi, dit-il, mon frère, je t'ai troublé ; mais tu sais, maintenant je suis vieux, et tellement paresseux que je me permets ce qu'il ne faudrait pas ; mais voilà, toi tu es jeune, essaie de vivre mieux que moi... » Sur ces paroles, ils s'en allèrent : le jeune ouvrier – perplexe et réprobateur ; son compagnon – silencieux, sans essayer de lui expliquer ce qu'il avait vu. Des semaines passèrent ; le jeûne et les privations monastiques firent rêver le novice de pain blanc, de confiture, d'une tasse de thé bien chaud, servis sur une nappe blanche ; il se souvint du vieux moine et décida de lui rendre visite dans l'espoir d'une collation savoureuse et copieuse. A peine était-il arrivé voici que de nouveau l'ermite se dépense, met le samovar, la nappe, et, à un bout de table il pose le pot de confiture et le pain blanc, et à l'autre – un morceau de pain noir rassis. Puis, avec un sourire affable, il s'adressa à son hôte : « Tu vois, mon frère, je n'ai pas oublié que tu es venu au monastère cherchant une vie austère ; quant à moi, vieillard, pardonne-moi, je vais boire du thé comme j'en ai l'habitude, avec du pain blanc et de la confiture ;

mais pour toi, j'ai mis de côté du pain noir et sec... » Alors le novice comprit le sérieux de l'ascèse monacale – le jeûne, l'abstinence de toute chose – et la sagesse de ce vieux moine...

Il fit une autre rencontre, alors qu'il hésitait toujours à devenir moine ; d'une part, la vie monastique austère l'attirait, la prière, les offices de Valaam, la vie retirée ; d'autre part, l'inquiétude restait vive en lui : le souci pour le monde qu'il avait quitté, pour les autres – car lui avait trouvé le Christ, le salut, tandis que le monde allait à sa perte. Et il ne pouvait se décider à choisir la voie monastique ; c'eût été pour lui comme trahir le monde. Or, un jour ses pas le portèrent vers la cellule d'un vieux novice ; celui-ci vivait au monastère déjà depuis 50 ans, il avait perdu un bras et une jambe en abattant les arbres ; et depuis cinquante ans il ne pouvait se décider à prononcer ses vœux, et vivait ainsi, en novice ; il alléguait son manque de préparation et son indignité... « Qu'est-ce donc être moine, lui demanda le visiteur, si, vivant ici depuis cinquante ans, partageant avec les moines toute leur vie, tu ne te décides pas à prendre leur état ? » Et ce vieux novice, paysan russe, lui répondit : « Le moine, c'est un homme qui pleure de compassion et prie pour le monde entier ; je n'ai pas encore appris à compatir, et mon cœur est de pierre : je ne peux devenir moine... »

Ces paroles furent une révélation pour le jeune ouvrier ; devenir moine ne signifiait donc pas abandonner le monde qui peut rester pour lui, comme pour Dieu Lui-même, infiniment important, infiniment cher. Même dans la solitude de sa retraite, de sa cellule, par la compassion et le mystère de la prière, on peut partager avec lui son destin tragique et introduire en lui cette prière, cette pureté de vie, cette pureté de l'esprit et du cœur, cette fidélité inconditionnelle et le dévouement total au Christ qui lui font défaut...

Cette rencontre fut donc décisive ; il prit l'habit, et au bout de quelques années de vie monastique il fut envoyé en Occident et devint prêtre à la paroisse des Trois Saints Hiérarques qui était alors la seule église du Patriarcat de Moscou en Europe. La vie y était dure ; cinq moines vivaient là dans des cellules vétustes, l'argent manquait même pour se procurer de la nourriture, et ils ne mangeaient que ce que les paroissiens déposaient dans des boîtes en carton devant la porte de l'une des cellules – les restes de leur propre repas ; et quand il n'y avait rien ils ne mangeaient pas. Ils arrivaient toutefois à faire l'aumône sans argent, ni nourriture ; par exemple, en venant tard, le soir, on pouvait voir l'évêque Benjamin, déjà âgé à cette époque, couché sur le sol, enroulé dans sa cape de moine ; dans sa cellule, sur sa couche il y avait un mendiant, sur le matelas – un autre, sur le tapis – un troisième : pour lui – il n'y avait pas de place...

Un jour, le Père Athanase allait dans les rues de Paris ; sur son chemin se trouva un mendiant, et il n'avait rien à lui donner ; il arrêta un passant et dans

un français écorché, il lui dit : « Tu ne vois donc pas qu'il a faim – Donne-lui 5 francs ! » Et celui-ci le regarda et s'exécuta. Quant à lui, il continua sa route sans avoir rien à manger... Et ainsi se déroulait la vie...

C'était un homme d'une humilité rare ; je me souviens d'une réunion : quelqu'un l'invectiva, médit de lui, le traita de noms injurieux ; il ne bougea pas, ne tourna même pas la tête. Et en sortant il me dit : « Quel homme merveilleux ! Et quel amour authentique il doit y avoir en lui pour avoir pu me dire en pleine figure et avec une telle franchise, sans la moindre gêne, toute la vérité ! » Et il ne se troubla point, acceptant ces propos...

Parler de sa vie intérieure me paraît impossible ; lui-même n'en dévoilait jamais rien. D'une façon générale, il parlait peu ; il s'entretenait simplement, jamais de manière sentencieuse. Simplement, en regardant son visage on pouvait découvrir la joie, le rayonnement de la foi et la profondeur immense de l'amour... Il y a un récit sur la vie des pères du désert égyptien des premiers siècles ; trois moines viennent voir un ancien ; deux l'interrogent sur la vie spirituelle, le troisième garde le silence. « Pourquoi ne me demandes-tu rien ? » dit l'ancien. - « Pour moi, il me suffit de te regarder... » On eut pu dire la même chose du Père Athanase ; ce qu'il disait était simple, mais lui-même était d'une profondeur qui parfois remplissait d'une crainte révérencielle ; et d'une simplicité ineffable, de cette simplicité qui appartient à Dieu et aux choses authentiquement spirituelles, d'une simplicité limpide comme le cristal et que rien ne peut obscurcir, transparente, rayonnante.

Cette simplicité s'exprimait aussi dans son attitude envers la vie. Je me souviens de ma première confession ; j'avais alors une tendance à l'ascétisme, à l'austérité, au puritanisme, et après ma confession j'attendais d'un moine, d'un ascète, une leçon sévère, d'une grande exigence... Or, il me demanda : « Tu sais toi-même ce que Dieu aurait dit à ta confession : que tu dois agir de telle et telle manière. – Oui. – Eh bien maintenant tiens-toi face à Dieu, et en toute conscience dis-Lui ce que tu es prêt et capable de faire réellement de ce qu'il aurait fallu faire... » Déception... Puis émerveillement devant une telle attitude envers Dieu, empreinte de tant de liberté et de tant de dignité...

Cette même liberté s'exprimait à d'autres occasions ; il y avait une période où je m'appliquais à prier beaucoup et longuement ; un jour, il m'interpella : Tu pries beaucoup ? – Oui. – Et avec joie ? – Oui. – Et lorsque les circonstances t'en empêchent, tu te sens mal à l'aise ? – Oui. – Alors sache que tu n'as pas encore appris à mettre ton espérance en Dieu, mais que tu comptes seulement sur ta propre prière et ton propre effort. Eh bien, trêve de toutes ces prières : soir et matin fais seulement cinq prosternations, accompagnées de ces mots : Par les prières de ceux qui m'aiment, Seigneur, aie pitié de moi... N'ajoute rien de plus. Mais après avoir ainsi prié, et quand tu seras couché dans ton lit,

pose-toi cette question : Sur quelles prières puis-je compter ? Combien y a-t-il autour de moi de personnes qui m'aiment et qui prient pour moi ? Et abandonne-toi à leur amour ; pense combien Dieu nous aime, et livre-toi à Son amour. Mais surtout ne compte pas sur toi-même... » Liberté : libération de tout ce qui nous semble être un support à notre vie intérieure et qui si souvent ne fait que rétrécir notre intériorité et la transforme en extériorité.

Puis les années passèrent, et je reçus de lui un mot : Maintenant je peux mourir, je sais maintenant ce qu'est le mystère du silence contemplatif... Et une semaine plus tard il était mort. Son agonie fut longue et lente : il semblait parvenir progressivement à maturité, et une fois prêt, il entrerait dans la vie éternelle – et c'est ce qui se passa ; à un certain moment, les trois ou quatre d'entre nous qui l'assistions, eûmes la certitude qu'il avait atteint sa pleine stature, qu'il ne lui restait plus qu'à mourir – et il reposait, mort.

Telle fut la vie d'un homme de notre temps, figure presque totalement inconnue, oubliée de beaucoup, incomprise par un plus grand nombre encore. Ce fut un prêtre et un moine russe, qui a su être si totalement libre qu'il en oublia sa propre personnalité et qu'en aucune circonstance il n'a perdu la joie ; il a su tellement aimer le Christ et les hommes qu'il a pu consacrer toute sa vie simultanément et sans faire de différence, sans choisir, à Dieu et aux hommes ; à travers la famine et les persécutions de la Révolution, puis à travers les difficultés et l'indigence de l'émigration, dans sa sollicitude envers les innombrables gens qui remplissaient nos églises, y apportant leur douleur et leur désarroi, il a su atteindre une profondeur de silence contemplatif telle que c'est de cette profondeur qu'au moment de mourir il a passé dans la vie éternelle.

Ce qui m'a toujours frappé chez le Père Athanase, c'est son pouvoir de liberté ; il était intelligent, cultivé à sa manière, mais ne se perdait pas en conjectures : comment agir, ne lui posait pas de problème, il agissait spontanément, comme les choses se présentaient. Parfois il pouvait inventer quelque chose de tout à fait inattendu ou d'irréalisable, mais lui-même s'en rendait compte. Un jour j'étais allé avec lui au cimetière, et il y avait beaucoup de tombes à l'abandon. J'étais alors déjà médecin, et il me dit soudain : Regarde, combien de tombes abandonnées ! J'ai une vieille tente, je vais te la donner, installe-toi ici et occupe-toi de ces tombes... Je lui demandais : Où puis-je donc m'installer ? – Tiens, là où il y a un terrain vague... En lui-même il avait décidé qu'il me donnerait cette tente, et comment j'allais vivre dans le terrain vague, et comment il me ferait parvenir mon pain quotidien, etc... Je lui dis : Bien, il faudra voir comment cela peut s'arranger... – Oui, oui, on va voir comment on peut faire !... Et puis, au bout d'une heure, il me dit : Tu sais, c'est absolument impossible ! Tu dois tout de même travailler ! – et l'on n'en parla plus.

Parfois aussi vous lui posiez une question, il

commençait à y répondre ; puis soudain il s'arrêtait et disait : Non, ce n'est pas ça ! Descendons à l'église, je vais te confesser... – et il devenait un tout autre homme. Il pouvait, dans une conversation, commencer à donner une réponse absolument « impossible », et puis, après avoir prié, il se mettait à parler comme si cela venait de Dieu. Il avait cette faculté qui lui était personnelle, cette distinction qu'il y avait en lui entre, d'une part, cette fantaisie, cette impétuosité toute humaine, et, d'autre part, dans le sacrement, cette intégrité de conseiller spirituel, de prêtre, de croyant ; cela m'avait frappé à plusieurs reprises.

La plupart du temps, les gens sont simplement plus prudents dans la vie courante, et ne vous laissent pas l'occasion de voir qu'ils sont capables de dire quelque chose d'incohérent, et ils ne donnent pas un tel sentiment de contraste. Et il n'avait aucun sens du ridicule qui l'aurait empêché de faire quoi que ce soit ; un jour, il me montra un grand morceau de tissus, de la rayonne dont on fait des robes de femmes, et il me dit : Regarde, je l'ai acheté en solde pour m'en faire une soutane !... Je lui dis : Père Athanase, vous ne pouvez pas porter cela !... – Mais je vais l'utiliser à l'envers !... – mais même à l'envers on voit des ramages... Finalement, personne ne voulut la lui faire, et il dû y renoncer – mais il l'aurait portée : Pourquoi pas ? Bon, c'est un peu bizarre, des gens auraient souri – la belle affaire !...

... Je ne le voyais pas souvent, mais j'ai toujours eu le sentiment d'être pour ainsi dire en remorque, telle une petite barque attachée à un gros bateau ; et l'esquif, tiré à distance, peut-être même à une grande distance, au bout d'un long câble, avance tout de même. D'où ce sentiment que j'ai que l'essentiel dans les relations entre un père spirituel et son fils, sa fille n'est pas tant ce qu'il vous enseigne, ou qu'il vous confesse, ou essaie de vous former, mais qu'il vous ait adopté, et que tout ce qui lui arrive à lui, vous arrive aussi à vous d'une certaine manière. C'est ma conviction la plus profonde, et je remarque que dans la vie c'est réellement la relation essentielle.

Par exemple, ce qui était réel entre le fils prodigue et son père, c'était leur relation père-fils, et non pas ce qu'ils étaient l'un par rapport à l'autre ; il peut y avoir des ruptures, des tempêtes, mais vous restez toujours rattaché au gros bateau : lui est emporté quelque part, vous, vous le suivez, peut-être de très loin, mais le lien est toujours là, et vous avancez...

Le Père Athanase écrivait rarement ; je me souviens d'une de ses lettres, au sujet des réunions monacales ; il n'y allait jamais. Je lui demandais pourquoi, et s'il ne fallait pas y aller, et il me répondit : Il faut vivre en moine, et non pas en discuter... Et chez lui, c'était tout naturel ; ce n'était pas une critique, c'était simplement un fait : il n'avait rien à faire là-bas, il n'avait rien à dire. Car en général, il ne voulait pas qu'on parle de ce qui était secret. Une fois, je me suis confessé, et après la confession j'ai voulu lui raconter ce qui se passait en moi. Il m'interrompit aussitôt : C'est ton secret entre toi et

Dieu, je n'ai pas à le savoir... Et il y tenait beaucoup : ce qui se passe entre vous et Dieu, c'est un mystère qu'on n'a pas le droit de divulguer ; parlez de vos péchés, de quelque chose de concret, mais ne livrez pas l'intimité des relations divines.

Sa dernière lettre où il m'écrivit : Je sais maintenant ce qu'est le mystère du silence contemplatif, maintenant je peux mourir... – est si révélatrice de sa personne. Extérieurement, il était sociable, il était ouvert, les gens faisaient peu de cas de sa simplicité apparente, et pendant ce temps il vivait de cette vie intérieure qui à ce moment-là avait atteint à l'essentiel : sa retenue dans ses paroles, dans l'expression extérieure, son silence, tout cela s'est finalement ouvert sur le silence contemplatif...

En ce qui concerne la confession, sa façon de « former » les gens, l'une des difficultés que sans doute beaucoup rencontraient avec lui, venait de ce qu'il n'exigeait rien ; il vous mettait simplement en face des choses, telles qu'elles sont : à vous d'agir ! Lorsque vous savez comment agir, faites tout ce qui est dans votre pouvoir, de toutes vos forces, mais pas au-delà ; et beaucoup trouvaient qu'il était plus facile de s'adresser à un directeur spirituel qui leur aurait donné quelques règles précises : Voici le programme, vous faites ceci et cela... Et c'est là sans doute la plus grande difficulté et toute la différence entre la loi et la grâce : quelle que soit la difficulté de la loi, vous pouvez toujours espérer d'apprendre à s'y conformer. Dans la loi, il y a une limite, l'amour n'en a pas ; ou bien l'on est porté par l'amour, ou bien c'est absolument désespérant...

S'il m'avait donné dans telle ou telle situation la règle la plus austère, étant donné mes dispositions à l'époque, je l'aurais exécutée ; mais lorsqu'on vous dit : Non, il ne s'agit pas de règle, mais où est ton cœur ? Qui est-tu toi même ? – d'une certaine manière c'est bien pire...

En général, le Père Athanase ne voyait pas l'obéissance comme, par exemple, elle est décrite chez les Pères du désert : ce qui vous est dit, doit être exécuté... Il ne vous « brisait » pas, mais il ne vous aurait jamais laissé s'installer confortablement dans aucun système, fût-ce dans celui de l'obéissance, fût-ce dans le système liturgique. J'étais alors très enthousiasmé par la vie liturgique, la règle de prière, etc., et il me dit : Prie Dieu, réjouis-toi de tout cela, profite-en, mais n'en devient pas esclave... Dans ce sens, il était aux antipodes de ceux, comme j'ai pu observer à l'époque, qui plaçaient toute leur vie dans l'Ordo, les règles, avaient une grande peur de s'en écarter, étaient dans tous leurs états pour la moindre omission commise... Le Père Athanase n'était, certes, pas moins sévère, mais d'une façon différente ; il était sévère dans le sens où l'étaient les Pères du désert, celui de « l'amour impitoyable » : on ne peut choisir moins que « tout ». Mais il ne compartimentait pas, ne partageait pas ce « tout » en une quantité illimitée – ou même limitée – de choses que l'on pouvait faire ou ne pas faire ; être libre est infiniment plus difficile que d'être esclave ; et justement, il ne voulait pas que

nous soyons asservis...

L'idée de prononcer mes vœux monastiques dans le secret venait de moi, parce que je ne voyais pas comment je pourrais à la fois être moine ouvertement et exercer mon métier; mais le Père Athanase, au début, s'y opposa catégoriquement, car pour lui c'était un marchandage avec Dieu : je voulais être moine, et préserver mon confort. Et lorsque je finis par y renoncer, lorsque je finis par lui dire : Faites de moi ce que vous voulez – et m'attendais à prononcer mes vœux au su de tous, et vivre ensuite chez lui, à sa disposition – alors il me restitua ces vœux secrets. Chez lui c'était radical, absolu : on ne transige pas avec Dieu ; lorsqu'il vous appelle, vous répondez : Oui ! – et ce qu'il fera par la suite, c'est Son affaire ; comme avec le sacrifice d'Isaac : c'était Son

affaire d'offrir un bélier en échange, et vous n'avez pas à aller au marché pour en acheter un « à tout hasard »...

Après mes vœux, certes, il continua à veiller, mais toujours à sa manière; je le rencontrai une fois dans la rue, lorsqu'il attendait un autobus ; je m'approchai et lui dit : Père Athanase, vous avez reçu mes vœux, mais vous ne m'avez pas donné de règle de prière... Il me répondit : Quelle règle te faut-il ? Maintenant tu es moine : prie sans cesse !... Et il ne m'en donna point : cherche, essaie de trouver par toi-même... On pouvait venir lui demander telle ou telle chose concrète, mais il fallait chercher, essayer de trouver soi-même : c'est votre vie spirituelle, vous connaissez Dieu à votre manière, alors trouvez-Le à votre manière...

Le troisième attribut de l'Église – La Catholicité

*A l'image et
à la ressemblance de Dieu
Vladimir LOSSKY*

Nous croyons en l'Église une, sainte, catholique et apostolique. Telle est la tradition chrétienne sur l'Église, enseignée par les Pères, affirmée par les Conciles, gardée par la chrétienté à travers les siècles.

Aucun des fidèles n'hésitera jamais à confesser ces quatre attributs de l'Église qu'il sent être vrais, en vertu de cet instinct de la vérité, de cette faculté qu'on voudrait dire « innée », propre à tous les fils de l'Église, instinct ou faculté qui s'appelle la foi. On comprend, – ou du moins on le sent, confusément, mais fermement, – que privée de l'un de ces attributs l'Église ne serait plus l'Église, que seul l'accord de ces quatre qualités, professées dans le Credo, exprime la plénitude de son être. Mais lorsqu'il s'agit de formuler, de distinguer les attributs, de trouver en quoi réside le caractère propre à chacun d'entre eux, on tombe souvent dans le vague des définitions trop générales, faisant double emploi, prêtant à confusion, confondant les attributs que nous voyons pourtant être si précis, si nets dans le Credo.

Cela se produit surtout quand on essaye de définir le troisième attribut de l'Église, celui de la catholicité¹.

¹ Nous pensons avant tout à l'emploi abusif du mot *sobornost* par certains auteurs russes qui ne prennent pas la peine de le traduire par son corrélatif français – catholicité. On cherche même à l'interpréter par d'autres termes, comme « conciliarité », « esprit de concile », « symphonie », etc. Tout ceci, pour mettre le lecteur occidental en présence de notions insolites, en créant ainsi une orthodoxie d'exportation, qui veut se montrer exotique, étrange, impénétrable pour les non-initiés. Devant cette préciosité on voudrait dire avec la brave Marotte de Molière : Il faut parler chrétien, si vous voulez qu'on vous entende. C'est ce que nous voulons faire dans cette petite étude sur la notion de catholicité, telle qu'elle se présente à la pensée orthodoxe. Une note étymologique sur le mot *sobornost* nous semble nécessaire. Le texte slavon du Credo traduit très heureusement l'adjectif catholique de l'original grec par

C'est là, on le sent, le nœud inextricable de toutes les difficultés. La catholicité restant mal définie, on s'empêtre inévitablement dans des confusions qui brouillent la distinction logique des attributs de l'Église, ou bien, si l'on veut sauvegarder les droits de la logique en éludant toute difficulté, cette distinction reste superficielle, accidentelle, artificielle. Or, il n'y a rien de plus funeste, de plus contraire à la vraie théologie, qu'un clarté superficielle, aux dépens de la profondeur d'analyse.

Toute distinction logique présuppose non seulement des différences entre les termes distingués, mais aussi une certaine concordance entre eux, due à un fondement commun, grâce auquel la distinction devient possible. Il est évident que l'accord des quatre attributs de l'Église est tel que la suppression ou le changement de caractère d'un membre de cette distinction quadripartite supprimerait la notion même d'Église, ou bien la transformerait profondément, en changeant, à leur tour, les caractères des autres attributs.

En effet, il serait impossible d'imaginer l'Église sans l'attribut de l'unité. Saint Paul l'avait dit aux Corinthiens qui se divisaient entre eux : « Moi, je suis de Paul ! et moi, d'Apollon ! et moi, de Céphas ! et moi, du Christ ! le Christ est-Il divisé ? Paul a-t-il été crucifié pour vous, ou est-ce au nom de Paul que vous avez été baptisés ? » (I Cor. 1, 12-13). En dehors de l'unité du Corps du Christ qui, Lui, ne peut être divisé, les autres attributs, – sainteté, catholicité, apostolicité, – ne peuvent subsister non plus. Il n'y a

soborny. Khomiakov en a tiré le néologisme russe *sobornost*, répondant exactement à l'idée de catholicité qu'il a développée dans ses écrits sur l'Église. Or, la racine slave *sobor* voulant dire assemblée, et, plus particulièrement concile, synode, les termes dérivés *soborny*, *sobornost* reçoivent par là une nouvelle nuance pour l'oreille russe, sans perdre pour cela leur sens direct, celui de catholique, catholicité.

plus d'Église, mais une humanité divisée, celle de la confusion de Babel.

L'Église est aussi impensable sans l'attribut de la sainteté. « Nous n'avons pas même entendu qu'il y ait un Saint Esprit », disaient à saint Paul quelques disciples d'Ephèse qui avaient été baptisés du baptême de Jean, celui de la pénitence (Acte XIX, 27). Privée de ce qui est la source et en même temps la fin de son existence, ce ne serait plus l'Église, mais un autre corps mystique que celui du Christ, – un corps privé d'esprit et pourtant existant, le corps abandonné aux ténèbres de la mort et pourtant attendant encore sa dernière destinée : tel, le corps d'Israël qui a méconnu la réalisation de la promesse de l'Esprit Saint.

L'attribut de l'apostolicité ne pourrait non plus être retranché de l'Église, sans abolir en même temps les autres attributs et l'Église elle-même, en tant que réalité concrète, historique. Sans le pouvoir divin conféré par le Dieu-Homme ressuscité aux apôtres (Jean XX, 22-23) et se transmettant jusqu'à nos jours par leurs successeurs, que serait l'Église ? Un spectre d'« église céleste » désincarnée, inutile et abstrait d'une part, et, d'autre part, une multitude de sectes, cherchant à reproduire « l'esprit évangélique » en dehors de toute objectivité, vouées à l'arbitraire de leur « libre examen », aux déchaînements de leurs spiritualités troubles.

Si l'unité de l'Église se fonde sur le fait qu'elle est un Corps ayant le Christ pour Chef (Ephès. 1, 23), si sa sainteté, « plénitude de celui qui remplit tout en tous » (Ephès. même chapitre et verset), est due au Saint-Esprit, si son apostolicité réside dans le pouvoir du même Esprit infusé aux apôtres par le souffle du Christ et transmis à leurs successeurs (Actes, XX, 28), – aucune de ces trois qualités ne pourrait être sous-estimée ou modifiée, sans anéantir ou transformer l'essence même de ce que nous appelons Église. Il en est de même en ce qui concerne la catholicité, – attribut qui fera l'objet principal de notre étude.

Afin de mieux saisir le sens de la catholicité, procédons par la même voie négative. Essayons de nous imaginer ce qu'aurait été l'Église sans la catholicité. Chose impossible sans doute, car, comme nous l'avons dit, les quatre attributs de l'Église se soutiennent mutuellement et ne pourraient exister les uns en dehors des autres. Cependant, en éliminant à tour de rôle les trois autres attributs, nous avons déjà tenté d'obtenir trois modes différents de ce qu'aurait été l'Église, si elle n'était pas pleinement ce qu'elle est. Il s'agit à présent de voir dans quel sens l'Église ne serait pas l'Église, quel serait son « mode d'inexistence », si l'on s'imaginait l'Église une, sainte, ... , apostolique, mais non catholique.

Nous voyons déjà, aussitôt la question posée, le grand vide qui se creuse : l'Église sans Vérité, sans connaissance certaine des données de la révélation, sans expérience consciente et infaillible des mystères divins. Si elle gardait son unité, ce serait l'unité d'opinions multiples, produits de mentalités et cultures humaines différentes, unité qui aurait pour

base la contrainte administrative ou l'indifférence relativiste. Si elle gardait la sainteté, cette Église privée de la certitude de la Vérité, ce serait une sainteté inconsciente, une voie vers la sanctification sans lumière, dans les ténèbres de l'ignorance de ce qu'est la grâce. Si elle gardait l'apostolicité, ce ne serait qu'une fidélité aveugle à un principe abstrait, vide de sens.

La catholicité nous apparaît donc comme un attribut inaliénable de l'Église, en tant qu'elle possède la Vérité. On peut même dire que c'est une qualité de la Vérité chrétienne. En effet, on dit « dogme catholique », « enseignement catholique », « vérité catholique », faisant souvent alterner ce terme avec celui d'« universel », qui lui est très proche. Toutefois on pourrait se demander si catholicité veut dire simplement universalité de la vérité prêchée par l'Église. On peut l'admettre, dans une certaine mesure : extérieurement, « catholicité » et « universalité » coïncident. Nous devons reconnaître pourtant que ces deux termes, catholicité et universalité, ne sont pas des expressions parfaitement synonymes, malgré l'usage que faisait l'antiquité hellénistique de l'adjectif καθολικός. L'étymologie n'est pas toujours un guide sûr dans le domaine de la spéculation. Un philosophe risque de perdre la vraie valeur des concepts en s'attachant trop à leurs expressions verbales ; d'autant plus un théologien, qui doit être libre même des concepts, se trouvant placé en face de réalités qui dépassent toute pensée humaine. Il nous paraît incontestable que le mot « catholique » reçut un sens nouveau, un sens chrétien dans le langage de l'Église, qui en fit un terme spécial, évoquant une réalité différente de celle qui s'attache à la notion commune de l'« universel ». « Catholique » veut dire quelque chose de plus concret, de plus intime, quelque chose d'inhérent à l'être même de l'Église. En effet, toute vérité peut être dite « universelle », mais toute vérité n'est pas la Vérité catholique. Ce terme désigne spécialement la Vérité chrétienne, le mode de connaissance de cette Vérité propre à l'Église, l'enseignement qu'elle formule. « Catholicité » voudrait-elle dire alors « universalité » dans une acceptation plus restreinte et spéciale de ce mot, dans le sens d'« universalité chrétienne » ? On peut l'admettre, mais encore avec quelque réserve : l'« universalité » a un caractère trop abstrait, la catholicité est concrète.

Une opinion, une vérité dites « universelles » sont des opinions ou des vérités reçues par tout le monde, communes à tous sans exception. Il est évident que la catholicité-universalité chrétienne ne peut être entendue dans ce sens. Cependant, on veut parfois identifier la « catholicité » avec l'expansion de l'Église dans le monde entier, parmi tous les peuples de la terre. Si l'on prenait une telle définition au pied de la lettre, il faudrait reconnaître que l'Église des disciples réunis au cénacle de Sion le jour de la Pentecôte fût loin d'être catholique : que l'Église ne devint catholique qu'à l'époque moderne, et qu'elle ne l'est pas encore définitivement. Mais nous savons bien

que l'Église fut toujours catholique. Il faut donc distinguer entre la catholicité (= universalité chrétienne) de fait et la catholicité virtuelle ou l'universalisme chrétien, universalisme de l'Église et de son message adressé à l'univers entier, à toute l'humanité qui doit le recevoir, qui doit entrer dans l'Église. Cela est évident. Et pourtant on se sent quelque peu gêné de se résoudre à ne voir dans la catholicité de l'Église rien d'autre qu'une qualité virtuelle.

En effet, si l'on veut identifier la catholicité de l'Église avec le caractère universel de la mission chrétienne, on se trouvera obligé de prêter l'attribut de catholicité à d'autres religions que le christianisme. L'expansion prodigieuse du bouddhisme à travers toute l'Asie, les conquêtes foudroyantes de l'Islam, ont été dûes à une conscience nette qu'avaient les adeptes de ces religions du caractère universel de leur mission. On peut parler de l'universalisme bouddhiste ou musulman, mais voudra-t-on jamais les appeler « religions catholiques » ? La catholicité n'est-elle pas une propriété exclusive de l'Église, son caractère foncier ?

S'il en est ainsi, il faudra renoncer résolument à l'identification pure et simple du « catholique » avec « l'universel ». L'« universalité chrétienne » – universalité de fait ou universalisme virtuel – doit être distinguée de la catholicité. C'est un corollaire de la catholicité, une qualité qui en découle nécessairement, qui se trouve inséparablement liée à la catholicité de l'Église, n'étant rien d'autre que son expression extérieure, matérielle. Cette qualité reçut, dès les premiers âges de l'Église le nom d'*œcuménicité*.

L'*οἰκουμένη* – voulait dire, pour l'antiquité hellénique, la « terre habitée », le monde connu, par opposition aux déserts inexplorés, à l'océan qui entourait l'« *orbis terrarum* » habité par les hommes, peut être aussi – par opposition aux pays inconnus des barbares. L'*οἰκουμένη* – des premiers siècles chrétiens se présentait surtout comme l'ensemble des pays de culture gréco-latine, le monde méditerranéen, territoire de l'Empire Romain. C'est pourquoi l'adjectif *οἰκουμενός* devint une qualification du Bas Empire, – « l'Empire œcuménique ». Les limites de l'Empire correspondant plus ou moins aux limites de l'expansion de l'Église vers l'époque constantinienne, l'Église fit un usage fréquent du terme *οἰκουμενός*. Il fut appliqué comme titre honorifique aux évêques des deux capitales impériales, Rome et, plus tard, Constantinople, « Nouvelle Rome ». Il fut appliqué surtout aux conciles généraux de l'Église qui rassemblaient l'épiscopat de l'Empire œcuménique. L'« œcuménique » désigna ainsi ce qui avait trait à l'ensemble du territoire ecclésiastique, par opposition à ce qui n'avait qu'une valeur locale, provinciale (par exemple, un concile provincial, un culte local). Que l'on saisisse bien ici la différence entre « œcuménicité » et « catholicité » : l'Église dans son

ensemble est dite « œcuménique », ce qualificatif ne s'appliquant point à ses parties ; mais chaque partie, la plus minime, de l'Église – voire un fidèle – peut être dite « catholique ». Lorsque saint Maxime, auquel la tradition ecclésiastique attribue le titre de Confesseur, répondit à ceux qui voulaient le forcer à communier avec les monothélites : « Si même l'univers entier (*l'οἰκουμένη*) communiait avec vous, moi seul je ne communierai pas », il opposait sa catholicité à une œcuménicité présumée hérétique. Si l'universalité chrétienne, désignée par le nom d'œcuménicité, peut-être opposée d'une manière si radicale à la catholicité, qu'est cette dernière ?

Nous avons dit plus haut que la catholicité est une qualité de la vérité révélée, donnée à l'Église. On pourrait dire plus exactement que c'est un mode de connaissance de la Vérité propre à l'Église, mode en vertu duquel cette Vérité devient évidente à l'Église entière, – aussi bien à sa totalité qu'à chacune de ses parties les plus minimes. C'est pourquoi l'obligation de défendre la Vérité incombe à tout membre de l'Église, aussi bien à un laïc qu'à un évêque, bien que les évêques en soient les premiers responsables, en vertu du pouvoir dont ils disposent. Un laïc est même tenu de résister à un évêque qui trahit la Vérité, qui n'est pas fidèle à la tradition chrétienne. Car la catholicité n'est pas l'universalisme abstrait d'une doctrine imposée par la hiérarchie, mais une tradition vivante gardée toujours, en tout lieu et par tous, – *quod semper, quod ubique, quod ab omnibus*. Soutenir le contraire, serait confondre la catholicité avec l'apostolicité, avec le pouvoir de lier et délier, de juger et définir, propre aux successeurs des apôtres ; mais alors l'évidence intérieure de la vérité s'évanouit, la tradition gardée par chacun se trouve remplacée par une soumission à un principe extérieur. Il ne faut pas, non plus, tomber dans l'erreur opposée, qui a lieu lorsqu'on veut confondre la catholicité avec la sainteté, en lui prêtant un caractère charismatique, voyant en elle l'inspiration personnelle des saints, seuls témoins de la Vérité, seuls vrais catholiques ; ce serait là professer une erreur semblable au montanisme et transformer l'Église en une secte mystique. On n'est pas catholique parce qu'on est saint, mais on ne peut être saint sans être catholique. La vérité catholique gardée par tous a un caractère d'évidence intérieure plus ou moins grande pour chacun, dans la mesure où il est vraiment membre de l'Église, où il ne se sépare pas – en tant qu'individu ou groupe particulier – de l'unité de tous dans le Corps du Christ. Mais alors la catholicité, dira-t-on, n'est rien d'autre qu'une fonction de l'unité de l'Église, « la capacité universelle de ses principes d'unité » comme le veut le P. Congar et la plupart des théologiens qui confondent ces deux attributs de l'Église : unité et catholicité.

On ne peut nier une condition christologique à la base de la catholicité, sans laquelle cette dernière ne pourrait avoir lieu. Mais pour autant on est loin d'affirmer avec le P. Congar que la catholicité de son

Chef soit le principe de la catholicité de l'Église.

Cette condition christologique de la catholicité a un caractère négatif : l'Église rachetée par le sang du Christ est pure de toute souillure, elle est séparée des principes de ce monde, libre du péché, de toute nécessité extérieure, de tout déterminisme naturel. L'unité du Corps du Christ est un milieu dans lequel la vérité peut se manifester pleinement, sans aucune restriction, sans aucun mélange avec ce qui lui est étranger, avec ce qui n'est pas la vérité. A elle seule, cette condition christologique, – unité de la nature humaine récapitulée par le Christ, – ne pourrait suffire. Une autre condition, de caractère positif, est nécessaire pour que l'Église devienne non seulement « le corps du Christ », mais aussi, comme le dit le même texte de Saint Paul (Eph. I. 23), « la plénitude de Celui qui remplit tout en tous ». Le Christ le dit Lui-même : « Je suis venu pour jeter le feu sur la terre » (Luc XII, 49) – pour que l'Esprit-Saint puisse descendre sur l'Église. Vouloir fonder l'ecclésiologie uniquement sur l'Incarnation, voir dans l'Église une « continuation de l'Incarnation », une continuation de l'œuvre du Christ, comme on le dit très souvent, – c'est oublier la Pentecôte, c'est réduire l'œuvre du Saint Esprit à un rôle secondaire, celui d'un émissaire du Christ, d'un agent de liaison entre le Chef et les membres du Corps. Or l'œuvre du Saint Esprit est distincte, quoiqu'inséparable, de celle du Christ : c'est pourquoi saint Irénée, parlant du Fils et de l'Esprit, les appelle « les deux mains du Père » opérant dans le monde. On ne doit pas sous-estimer la condition pneumatologique de l'Église, mais l'accepter pleinement, sur un pied d'égalité avec sa condition christologique, si l'on veut trouver le vrai fondement de la catholicité de l'Église.

L'Église est l'œuvre du Fils et du Saint-Esprit, envoyés dans le monde par le Père. Si elle est la nouvelle unité de la nature humaine purifiée par le Christ, le corps unique du Christ, elle est aussi la multiplicité de personnes dont chacune reçoit le don de l'Esprit Saint. L'œuvre du Fils a pour objet la nature commune, — c'est elle qui est rachetée, purifiée, récapitulée par le Christ l'œuvre du Saint-Esprit s'adresse aux personnes, communiquant à chaque hypostase humaine dans l'Église la plénitude virtuelle de la grâce, faisant de chaque membre du corps du Christ un collaborateur (συνεργός) conscient de Dieu, un témoin personnel de la Vérité. C'est pourquoi, le jour de la Pentecôte, l'Esprit Saint est apparu dans la multiplicité des flammes : une langue de feu distincte descendit et reposa sur chacun des assistants, et jusqu'aujourd'hui une langue de feu personnelle est invisiblement communiquée dans le sacrement du saint chrême à chacun de ceux qui entrent dans l'unité du corps du Christ par le baptême. Le rapport de l'œuvre du Christ et de celle du Saint-Esprit dans l'Église peut nous apparaître comme une antinomie : le Saint-Esprit diversifie ce que le Christ unifie. Cependant une concorde parfaite règne dans cette diversité et une richesse infinie se manifeste dans cette unité. Il y

a plus : sans la diversité personnelle, l'unité naturelle ne pourrait se réaliser, elle serait remplacée par une unité extérieure, abstraite, administrative, aveuglement subie par les membres d'une collectivité ; comme, d'autre part en dehors de l'unité de nature il n'y aurait plus de place pour l'épanouissement de la diversité des personnes qui se transformerait en son antipode : l'oppression mutuelle d'êtres individuels et bornés. Point d'unité de nature sans la diversité des personnes, point de personnes pleinement réalisées en dehors de l'unité naturelle. La catholicité consiste dans l'accord parfait de ces deux termes : unité et diversité, nature et personnes.

Nous touchons ici à la source même de la catholicité, à l'identité mystérieuse du tout et des parties, à la distinction de la nature et des personnes, à l'identité absolue qui est en même temps une diversité absolue, – au mystère initial de la Révélation chrétienne, au dogme de la Sainte Trinité. Si la catholicité, comme nous l'avons dit, est une qualité de la Vérité chrétienne, nous pouvons à présent définir cette qualité. Elle est concrète, car elle est le contenu même de la Vérité chrétienne, qui est la révélation de la Sainte Trinité. C'est le dogme catholique par excellence, car l'Église tient de lui sa catholicité. Dieu-Trinité ne peut être connu que dans l'unité-diversité de l'Église catholique et, d'autre part, si l'Église possède la catholicité, c'est que le Fils et le Saint Esprit envoyés par le Père, lui ont révélé la Trinité, — et cela non pas d'une manière abstraite, comme une connaissance intellectuelle, mais comme la règle même de sa vie. La catholicité est un lien rattachant l'Église à Dieu qui se révèle à elle comme Trinité, en lui conférant le mode d'existence propre à l'unité-diversité divine, un ordre de vie « à l'image de la Trinité ». C'est pourquoi toute erreur dogmatique sur la Trinité trouvera nécessairement son expression dans la conception de la catholicité de l'Église, se traduira par un changement profond de l'organisme ecclésiastique. Et vice versa : si une personne, un groupe ou toute une église locale trahit dans ses voies historiques l'accord parfait entre l'unité et la diversité, cet écart de la vraie catholicité sera un indice sûr d'un obscurcissement dans la connaissance de la Sainte Trinité.

Lorsque, comme on le fait souvent, dans la notion de catholicité on met l'accent sur l'unité, on base la catholicité surtout sur le dogme du corps du Christ ; on aboutit alors au christocentrisme dans l'ecclésiologie ; la catholicité de l'Église devient une fonction de son unité, une doctrine universelle qui absorbe en s'imposant, au lieu d'être une tradition évidente pour chacun, affirmée par tous, toujours et en tout lieu, dans une richesse infinie de témoignages vivants. Lorsque, au contraire, en appuyant surtout sur la diversité, aux dépens de l'unité, on veut fonder la catholicité exclusivement sur la Pentecôte, en oubliant que le Saint Esprit fut communiqué dans l'unité du Corps du Christ, on aboutit à la désagrégation de l'Église, où la vérité vouée aux inspirations individuelles devient multiple, donc

relative, où la catholicité se trouve remplacée par l'« œcuménisme ».

Fondée sur ces deux conditions – unité christologique et diversité pneumatologique – inséparables comme le Verbe et l'Esprit, l'Église garde fidèlement sa catholicité qui réalise en elle le dogme trinitaire. Nous connaissons la Sainte Trinité par l'Église et l'Église par la révélation de la Trinité. A la lumière du dogme trinitaire, la catholicité apparaît comme une identité mystérieuse de l'un et du multiple – l'unité qui se diversifie et la diversité qui reste une. Comme en Dieu il n'y a pas de nature une en dehors des trois personnes, de même dans l'Église il n'y a pas d'universalité abstraite, mais une concorde absolue de la diversité catholique. Comme en Dieu chacune des trois personnes, Père, Fils et Saint Esprit, n'est pas une partie de la Trinité, mais Dieu pleinement, en vertu de son identité ineffable avec la nature une, de même l'Église n'est pas une fédération de parties, elle est catholique dans chacune de ses parties, car chaque partie en elle s'identifie avec le tout, exprime le tout, vaut ce que vaut le tout, n'existe pas en dehors du tout. C'est pourquoi la catholicité trouvera des expressions différentes dans l'histoire de l'Église. Les synodes locaux, aussi bien que les conciles dits œcuméniques pourront faire précéder leurs actes par la formule employée lors du premier Concile, celui des Apôtres : « il a plu à l'Esprit Saint et à nous ». Un saint Basile, dans un moment particulièrement grave de la lutte pour le dogme, pourra s'écrier, avec l'audace catholique : « Qui n'est pas avec moi, n'est pas avec la Vérité ».

La catholicité ne connaît pas d'« opinion particulière », de vérité locale ou individuelle. Est catholique celui qui surmonte l'individuel, qui se trouve libéré de sa nature propre, qui s'identifie mystérieusement avec le tout et se rend témoin de la Vérité au nom de l'Église. Ici réside la force invincible des Pères, des confesseurs, des martyrs, et aussi l'assurance tranquille des conciles. Même si l'assemblée se divise, même si un concile régulièrement

convoqué, cédant à la pression extérieure, aux intérêts particuliers, devient par les péchés des hommes un « brigandage », comme le conciliabule d'Ephèse, – la catholicité de l'Église trouvera son expression ailleurs et se manifestera à tous comme une tradition gardée toujours et partout. Car l'Église reconnaît toujours les siens, ceux qui sont marqués du sceau de la catholicité.

Si le concile, – et surtout un concile général –, est l'expression la plus parfaite de la catholicité de l'Église, de sa structure symphonique, il ne faut pas croire cependant que l'infailibilité de son jugement soit assurée uniquement par les canons définissant son caractère légitime de concile. C'est une condition nécessaire, mais non suffisante: les canons ne sont pas une recette magique qui forcerait la vérité catholique à s'exprimer. Chercher le critère de la Vérité chrétienne en dehors de la Vérité même, dans les formes canoniques, serait priver la Vérité de son évidence intérieure ; ce serait faire de la catholicité une fonction extérieure, exercée par la hiérarchie, c'est-à-dire confondre l'attribut de la catholicité avec celui de l'apostolicité de l'Église. Il ne faut pas croire, non

plus que la vérité catholique soit soumise, dans son expression, à quelque chose de semblable au suffrage universel, à l'affirmation de la majorité: toute l'histoire de l'Église témoigne du contraire. La démocratie, comprise dans ce sens, est étrangère à l'Église: c'est une caricature de la catholicité. « L'Église, dit Khomiakov, n'est pas dans la quantité plus ou moins grande de ses membres, mais dans le lien spirituel qui les unit ». L'évidence intérieure de la Vérité ne peut avoir lieu, s'il s'agit d'une contrainte exercée par la majorité sur la minorité. La catholicité n'a rien à voir avec l'« opinion commune ». Il n'y a pas d'autre critère de la vérité que la Vérité elle-même. Or cette Vérité est la révélation de la Sainte Trinité, et c'est elle qui confère à l'Église sa catholicité: une identité ineffable de l'unité et de la diversité à l'image du Père, du Fils et du Saint Esprit, Trinité consubstantielle et indivisible.



Mention légale : ce bulletin est une revue d'information au service de la communauté orthodoxe de Compiègne. Les opinions exprimées dans ces articles n'engagent que leurs auteurs et en aucun cas la rédaction.